

R A B I N D R A N A T H   T A G O R E

# CHÂRULATÂ

*Roman*

*Traduit du bengali (Inde)  
et présenté par France Bhattacharya*

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA  
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE  
ET D'UN LOUIS »  
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA  
122, boulevard Haussmann  
Paris VIII<sup>e</sup>

Titre original: *Nashta nir* (1901).

Ouvrage traduit et publié avec le concours  
du Centre national du livre.

ISBN :

978-2-84304-441-0

N° d'édition: 441

Dépôt légal: février 2009

Copyright © Zulma, 2009, pour la traduction française.

Diffusion: Seuil — Distribution : Volumen  
zulma@zulma.fr

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma  
et être régulièrement informé de nos parutions,  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)

Z

Cette courte fiction fut publiée par l'écrivain bengali Rabindranath Tagore en 1901. Il l'avait appelée *Nashtha nir*, « le Nid gâché ». Satyajit Ray donna le nom de l'héroïne, Chârulatâ, au film qu'il réalisa en 1964 à partir de ce petit roman qui prend place à présent dans le volume bengali regroupant les nouvelles. La traduction française, faite à partir de l'original bengali, a cependant préféré emprunter le titre du film.

Chârulatâ est une jeune femme sensible, exigeante, fantasque même, que son mari, Bhupati, néglige au bénéfice d'un journal qu'il a fondé et auquel il consacre sa vie pensant ainsi mener son pays vers le progrès. Chârulatâ n'a pas d'enfant, et elle n'a guère d'occupation dans son foyer où l'argent ne manque pas. Elle trompe son ennui avec pour seul compagnon Amal, le cousin de son époux, un jeune étudiant qu'ils hébergent. Une certaine intimité est traditionnellement acceptée dans la société indienne entre une « belle-sœur » plus âgée et un jeune « beau-frère ».

Au début, l'écrivain se moque gentiment de ses trois personnages : le mari qui remplit les pages de son journal de diatribes contre la politique du gouvernement colonial et joue à l'homme politique, laissant naïvement sa jeune femme aux soins de son charmant cousin ; Châru qui joue avec celui-ci à la grande « belle-sœur » affectueuse et se laisse petit à petit dévorer par une passion possessive qui l'obsède ; le jeune Amal, profondément égoïste, qui profite de son ascendant sur elle pour se faire accorder tous ses caprices et qui se prend au sérieux comme écrivain. Tagore montre merveilleusement l'évolution de leurs rapports : de l'insouciance à la découverte chez Amal de la passion dévoratrice qu'il a fait naître.

Tagore avait environ 39 ans quand il écrivit ce court roman. Marié, il avait déjà plusieurs enfants. Certains de ses biographes ont vu derrière la fiction le souvenir des relations affectueuses que le jeune Rabindranath avait eues avec la femme d'un de ses frères aînés. De quelques années plus âgée que son beau-frère, elle avait été la compagne de sa jeunesse et partageait ses goûts littéraires. Elle se suicida à l'âge de 25 ans, quelques mois seulement après que la famille eut « arrangé » le mariage du poète.

Au Bengale, lorsque parut ce texte, les moralistes crièrent au scandale : c'était la première fois qu'était évoquée la passion amoureuse au sein d'une famille étendue. Pourtant, quelle retenue et quelle subti-

lité dans la peinture de ces personnages, prisonniers de leur époque, de leur société et de leurs passions.



Dans l'Inde traditionnelle, les cousins sont considérés comme des frères et appelés comme tels : un cadet s'adresse à un aîné en l'appelant « Dada » : Amal s'adresse ainsi à Bhupati. L'épouse d'un cousin est appelée Belle-sœur, ce que fait Amal en parlant à Châruletâ.

Bhupati qui est un homme riche dans les dernières décennies du dix-neuvième siècle possède une très grande maison dans laquelle se trouve aussi le bureau de son journal. Le gynécée est séparé des appartements dits extérieurs qui sont réservés aux hommes.

FRANCE BHATTACHARYA

Bhupati n'avait nul besoin de travailler, il avait suffisamment d'argent. Mais le destin avait fait de lui un travailleur et comme le pays était en pleine agitation politique, il fut amené à fonder un journal en anglais. Il n'eut plus ensuite à se lamenter sur la longueur des journées.

Depuis son enfance, il adorait écrire en anglais et faire des discours dans cette langue. Il écrivait aux journaux, même quand c'était inutile, et prenait la parole dans les réunions même s'il n'avait rien à dire. Désireux de recruter un homme aussi riche dans leur parti, les leaders politiques louaient abondamment ses talents, ce qui accrut sa confiance en lui. Son beau-frère, Umapati, un avocat sans cause, lui dit : « Écoute, Bhupati, tu devrais fonder un journal en anglais ! Avec tes capacités... » Bhupati accueillit la suggestion avec enthousiasme. Il n'y a aucune gloire à écrire aux éditeurs de périodiques appartenant à autrui ; en revanche, il laisserait courir sa plume librement dans son propre journal. Bhupati prit son beau-frère comme assistant et se

hissa, très jeune encore, au rang de rédacteur en chef. La passion de la politique et celle du journalisme s'emparent avec force d'un homme jeune. Bhupati, il est vrai, ne manqua pas non plus de gens pour lui monter la tête.

Pendant qu'il était absorbé par son journal, sa femme, Chârutatâ, qui n'était d'abord qu'une enfant, grandissait et devenait peu à peu une jeune femme. Monsieur le rédacteur en chef ne se rendit pas bien compte d'un changement aussi important. Son principal sujet de préoccupation était la politique du gouvernement anglais aux frontières de l'Inde ; politique qui ne cessait de prendre de l'ampleur et était sur le point de perdre toute mesure.

Épouse d'un homme riche, Chârutatâ était désœuvrée. Tout au long des jours et des nuits, sa seule raison d'être était de s'épanouir, comme une fleur qui ne produit pas de fruit. Elle ne manquait de rien. Dans de telles circonstances, le mari devient l'unique centre d'intérêt de son épouse, et les jeux de couple perdant toute retenue vont du convenu à l'inconvenant. Chârutatâ n'en eut pas le loisir. Il eût fallu écarter le voile du journal pour prendre possession de son mari, tâche qui se révéla par trop difficile.

Une parente attira l'attention de Bhupati sur sa jeune femme en lui faisant des reproches. « C'est juste, se dit-il en prenant conscience du problème.

Châru a besoin de compagnie, elle s'ennuie à ne rien faire. Fais venir ton épouse chez nous, suggérait-il à son beau-frère. Châru trouvera ainsi le temps moins long. »

Ayant compris qu'elle souffrait de l'absence d'une compagne, le rédacteur en chef fit venir chez lui Mandakini, la femme de son beau-frère, et en fut soulagé. À l'époque où les époux se découvrent l'un l'autre dans l'épanouissement et la splendeur toujours renouvelée des premiers rayons de l'amour conjugal, cette aube dorée passa sans que ni l'un ni l'autre ne s'en aperçût. N'ayant su apprécier leur nouveauté réciproque, ils prirent l'habitude de se considérer en vieilles connaissances.

Comme Chârutâtâ avait le goût des études, les longues journées ne lui pesaient pas trop. Elle s'organisa de façon à pouvoir étudier. Le cousin de Bhupati, Amal, était en troisième année de licence. Chârutâtâ fit appel à lui pour l'aider dans ses lectures. En échange de ce menu service, elle eut à supporter les nombreuses exigences du jeune homme. Il réclamait de l'argent pour aller au restaurant ou pour acheter des livres de littérature anglaise. Il invitait ses amis, et la responsabilité du repas incombait à Châru comme une dette due au gourou. Bhupati ne demandait rien à son épouse, mais le jeune homme, lui, ne mettait aucune limite à ses exigences. Parfois, Chârutâtâ faisait mine de se fâcher et de se révolter. Mais il lui devint vite essen-

tiel d'être utile à quelqu'un et d'avoir à subir tous les petits tracasseries que génère l'affection.

« Belle-sœur, dit Amal, le gendre d'un aristocrate qui étudie dans ma faculté porte des chaussons qui ont été brodés dans leur gynécée, c'est insupportable. Si je n'en ai pas une paire semblable, je vais perdre la face.

— Oui, bien sûr, répondit-elle. Tu crois sans doute que je vais me tuer à te broder des souliers ! Tiens, prends cet argent, et va t'en acheter une paire au marché.

— Ça n'ira pas », dit Amal.

Châru ne savait pas broder des chaussons mais elle ne voulait pas non plus le reconnaître devant Amal. Personne ne lui demandait jamais rien, sauf Amal. Comment ne pas accéder à la seule requête qui lui était faite dans son foyer ? Elle se mit donc à apprendre à broder, en cachette, lorsque le jeune homme était à l'université. Et, un soir, alors qu'Amal avait complètement oublié les chaussons brodés, elle l'invita à dîner. C'était l'été, le repas du jeune homme avait été installé sur le toit-terrasse. Pour le protéger de la poussière, on avait posé un couvercle sur le plateau de cuivre. Amal quitta les vêtements qu'il avait portés à l'extérieur, se lava le visage et, tout beau, monta sur la terrasse. Il s'assit à la place qui lui était destinée. En soulevant le couvercle, il découvrit une paire de chaussons brodés en laine. Chârutât éclata de rire.

Après les pantoufles, les exigences d'Amal augmentèrent. Il lui fallut une écharpe, puis il réclama qu'on lui brodât des fleurs sur un mouchoir. Enfin, comme il y avait des taches d'huile sur un fauteuil de son salon, il insista pour le faire recouvrir d'un tissu brodé. Chaque fois, Châru protestait et se fâchait avant d'exaucer, avec autant de soin que d'affection, les vœux fantaisistes de ce jeune homme, épris de luxe. De temps en temps, il demandait :

« Belle-sœur, où en es-tu ?

Je n'ai pas commencé », mentait-elle, ou encore : « J'ai oublié ! »

Amal n'était pas homme à lâcher prise. Il lui rappelait chaque jour ce qu'elle avait à faire et exigeait qu'elle le fasse. Pour maintenir le jeune homme dans cet état d'excitation, Châru feignait l'indifférence, fomentait une dispute puis, un beau jour, comblait ses désirs et s'en amusait. Dans ce foyer de riches, nul n'attendait rien d'elle. Amal était le seul à ne pas lui laisser de répit tant qu'elle n'avait pas répondu à ses exigences. Son affection pour lui s'affirmait au fil de ces menus travaux, qui n'étaient pas sans lui apporter une certaine satisfaction.

Dans la propriété de Bhupati se trouvait un terrain qu'on ne pouvait sans exagérer appeler jardin. Son principal ornement était un prunier d'Espagne. À eux deux, Châru et Amal fondèrent

un comité pour l'amélioration de ce terrain. Ils passèrent plusieurs jours à dessiner et faire des plans, et dépensèrent ensemble des trésors d'imagination pour le transformer en un véritable jardin.

« Belle-sœur, dit Amal, tu devras arroser de tes mains les plantes de notre jardin, telle une princesse d'autrefois.

— Dans ce coin, à l'ouest, il nous faudra bâtir une cabane, nous y logerons un faon.

— Et nous aurons un bassin, avec des canards. »

Cette proposition souleva l'enthousiasme de Châru :

« J'y mettrai des lotus bleus, il y a si longtemps que j'ai envie d'en avoir !

— Une passerelle enjambera le bassin, et on amarrera une petite barque au débarcadère, reprit Amal.

— Les marches seront en marbre blanc », ajouta Châru.

Amal s'empara d'un papier et d'un crayon, et traça des lignes. Puis, avec un compas, il se lança en fanfare dans l'élaboration du plan. Tous deux, chaque jour, affinaient leur projet. Ils dessinèrent en tout une vingtaine de plans. Il fallut ensuite prendre en compte les dépenses et les évaluer. Leur première idée fut que, pour créer ce jardin, Châru prendrait l'argent sur son allocation mensuelle. Bhupati ne s'occupait pas du tout de ce qui se passait chez lui. Lorsque le jardin serait prêt, on lui ferait la surprise de l'y inviter. Il penserait qu'ils avaient fait venir

ce jardin du Japon grâce à la lampe d'Aladin !

Même en réduisant le devis au maximum, la cagnotte de Châru n'y suffirait pas. Amal modifia son plan une nouvelle fois.

« Supprimons le bassin, belle-sœur, dit-il.

— Non, non, c'est impossible. Il me faut un bassin pour mes lotus bleus.

— Ne recouvrons pas de tuiles le toit de ta cabane pour le faon. Du chaume suffira.

— Dans ce cas, je me passerai de cette hutte, se fâcha Châru, tant pis ! »

Ils avaient pensé faire venir des boutures de girofliers de l'île Maurice, du santal du Karnataka et de la cannelle de Sri Lanka ; Amal proposa à la place d'acheter à Maniktala des plants d'arbres ordinaires, locaux ou étrangers. Châru fut très déçue : « Dans ce cas, je n'ai pas besoin de jardin », dit-elle.

Ce n'était pas la meilleure façon de diminuer un devis, mais Châru était incapable de faire coïncider son imagination avec ses moyens limités et Amal, quoi qu'il en dît, ne trouvait pas cela satisfaisant non plus.

« Bon, dit-il enfin, va parler du jardin à mon cousin. Il nous donnera sûrement l'argent nécessaire.

— Non, ça ne sera plus amusant si on lui en parle. Nous allons faire ce jardin tous les deux. Lui, il passerait commande aux jardiniers anglais qui en feraient un *Eden Garden*. Et notre plan, alors ! »

Assis à l'ombre du prunier d'Espagne, Châru et Amal faisaient durer le plaisir en continuant d'échafauder des plans irréalisables. La femme du frère de Châru, Manda, les appela depuis le premier étage :

« Que faites-vous dans le jardin depuis si longtemps ?

— Nous cherchons des prunes mûres, répondit Châru.

— Rapportez-m'en quelques-unes si vous en trouvez ! », reprit la gourmande.

Châru se mit à rire, Amal aussi. Le principal intérêt de leur projet et leur fierté résidaient dans le fait qu'il leur appartenait à eux seuls. Manda avait bien des qualités mais elle manquait d'imagination. Comment apprécierait-elle tout cela ? Elle était complètement exclue de ce comité à deux membres.

Le devis du jardin impossible ne diminua pas, et le projet ne supporta pas non plus d'être réduit le moins du monde. Les séances du comité au pied du prunier se poursuivirent quelque temps encore. Amal dessina sur le sol l'emplacement du bassin, sa volée de marches et la cabane pour le faon. Il était occupé à marquer avec une petite bêche les limites de la plate-forme destinée à entourer le tronc du prunier lorsque Châru, assise à l'ombre de l'arbre, lui dit :

« Amal, ce serait bien si tu pouvais écrire.

— Pourquoi est-ce que ce serait bien ?

— Tu écrirais sous mon inspiration une histoire qui décrirait notre jardin. Il y aurait le bassin, la cabane pour la petite gazelle, le prunier, tout quoi. Nous deux mis à part, personne n’y comprendrait rien, ce serait vraiment amusant. Amal, essaie juste une fois, je suis sûre que tu y arriveras !

— Bon, qu’est-ce que tu me donneras si je réussis à écrire ?

— Qu’est-ce que tu veux ?

— Je dessinerai moi-même une plante grimpante sur le dessus de ma moustiquaire et, toi, tu broderas entièrement ce motif avec des fils de soie.

— Vraiment, tu exagères ! De la broderie sur une moustiquaire ! »

Amal s’attarda à dénigrer les moustiquaires qui ne sont que de misérables prisons. « C’est bien la preuve que la majorité des gens n’ont pas de sens esthétique et que la laideur ne les dérange pas du tout », dit-il. Châru acquiesça, et elle se réjouit que tous deux, membres du comité, ne fassent pas partie de cette majorité.

« Très bien, dit-elle, je broderai ta moustiquaire, mais toi, tu écris.

— Tu crois peut-être que je n’en suis pas capable ? demanda-t-il d’un air mystérieux.

— Tu as déjà écrit quelque chose ! s’exclama Châru très excitée. Montre-moi.

— Pas aujourd’hui, belle-sœur.

— Si, montre-le-moi aujourd’hui. Je t’en supplie, va le chercher ! »

Bien qu’il en eût très envie, Amal s’était jusqu’alors retenu de montrer ses écrits à Châru. Il n’avait pas réussi à se défaire de la crainte qu’elle ne comprenne pas, qu’elle n’aime pas. Ce jour-là, il apporta son cahier. Il rougit légèrement, s’éclaircit la voix et se mit à lire à voix haute. Châru, adossée à l’arbre, écoutait, les jambes allongées dans l’herbe. *Mon cahier*, tel était le titre. Voici ce qu’Amal avait écrit : « Oh ! mon cahier immaculé, mon imagination ne t’a pas encore effleuré. Tu es mystérieux et pur comme le front du bébé avant que le destin ne pénètre dans la chambre d’accouchement. Où est le jour où j’écrirai le mot fin à la dernière ligne de ta dernière page ? Aujourd’hui, tes petites feuilles blanches ne peuvent même pas rêver que tes signes s’interrompent un jour, etc. » Il avait beaucoup écrit.

À l’ombre de l’arbre, Châru écoutait, frappée de stupeur. Lorsqu’Amal eut terminé, elle resta un moment silencieuse : « Comme si tu ne pouvais pas écrire ! » dit-elle enfin.

Ce jour-là, au pied de l’arbre, Amal goûta pour la première fois le vin enivrant de la littérature. Celle qui le servait était nouvelle, le palais nouveau et la lumière de l’après-midi, avec ses longues plages d’ombre, devenait mystérieuse. « Amal, dit Châru, il faut cueillir des prunes, sinon que dirons-nous à Manda ! »

Il était impossible de faire part à l'ignorante Manda de leurs études et de leurs discussions, il fallait donc lui apporter des prunes.